



# Les grands esprits se racontent

EDOUARD LAUNET 8 DÉCEMBRE 2013 À 17:06



L'hôtel de Lauzun, sur l'île Saint-Louis, au cœur de Paris, accueillait Baudelaire et Balzac. (Photo Edouard Caupell)

**PATRIMOINE** A l'époque du club des Haschichins, le magnifique et décati hôtel de Lauzun accueillait Baudelaire et Balzac. Aujourd'hui, rénové, il reçoit des chercheurs du monde entier au sein de l'Institut d'études avancées de Paris.

L'île Saint-Louis, au cœur de Paris, est encore pleine de ses mystères. Et ses vieux hôtels particuliers toujours bruissants de secrets et d'extases. *«Au 56, 7, 8 (peu importe) de la rue X, si vous frappez à la porte d'abord un coup, puis trois autres, on vous laisse entrer, seul et parfois même accompagné.»*

Ce sentiment d'arriver dans le lupanar gainsbourrien de *Melody Nelson*, nulle adresse ne le procure mieux que le 17, quai d'Anjou, dans le nord-est de l'île, où se dresse depuis 1657 le bel hôtel de Lauzun. Cette maison à l'intérieur richement décoré fut, dans les années 1840, un équivalent parisien (avant l'heure et sans les prestations hôtelières) du Chelsea Hotel

de New York, fréquentée et parfois même habitée par les artistes bohèmes de l'époque, et non des moindres : Baudelaire, Théophile Gautier, Balzac, Nerval, Flaubert, Dumas, Delacroix, Daumier. Or, depuis le mois dernier, l'adresse a de nouveaux résidents qui, eux aussi, aiment à penser dans les marges, d'autres marges : ce sont une vingtaine de chercheurs en sciences humaines et sociales venus de toute la planète. L'hôtel de Lauzun est devenu le nouveau siège de l'Institut d'études avancées de Paris, une manière de Princeton français, d'une envergure bien plus modeste. Cet organisme a en effet pour vocation «*d'accueillir en résidence à Paris des chercheurs internationaux de haut niveau dans des conditions de recherche favorisant la créativité et l'innovation*». Ces conditions étant grosso modo la possibilité de jouir de Paris sans bourse délier, l'esprit libre.

### DES NOUVEAUX RÉSIDENTS NATURELLEMENT «HIGH»

Théophile Gautier décrivit ainsi sa première visite au ténébreux hôtel particulier : «*Un soir de décembre, obéissant à une convocation mystérieuse, rédigée en termes énigmatiques compris des affiliés, inintelligibles pour d'autres, j'arrivai dans un quartier lointain, espèce d'oasis de solitude au milieu de Paris, que le fleuve, en l'entourant de ses deux bras, semble défendre contre les empiétements de la civilisation, car c'était dans une vieille maison de l'île Saint-Louis, l'hôtel Pimodan [ancien nom de l'hôtel, ndlr], que le club bizarre dont je faisais partie depuis peu tenait ses séances mensuelles, où j'allais assister pour la première fois.*» Le club en question était celui des Haschichins, qui réunissait une fois par mois quelques personnalités de la jolie brochette nommée ci-dessus, et dont l'activité consistait pour l'essentiel à manger une confiture au haschich baptisée dawamesk - mélange de miel, de pistaches, d'une pâte huileuse et de résine de cannabis - et concoctée par le Dr Jacques-Joseph Moreau. Ce psychiatre était curieux d'observer les effets du cannabis sur quelques brillants esprits, d'autant qu'il n'y allait pas avec le dos de la cuiller (jusqu'à 16 grammes par soirée !).

L'inauguration officielle des nouveaux locaux de l'Institut d'études avancées, propriété de la ville de Paris, a donné lieu en novembre à une jolie réception organisée dans la partie la plus fastueuse de l'hôtel : les pièces du premier étage donnant sur la Seine, qui ont gardé une partie de leur décor XVII<sup>e</sup>. La directrice de l'institut, la psychologue Gretty Mirdal (née en Turquie, scolarisée aux Etats-Unis et ayant fait sa carrière universitaire au Danemark), a suggéré, pince-sans-rire, qu'on serve du dawamesk à la belle assemblée. Son interlocuteur à la mairie, Jean-Louis Missika, en charge de la recherche et des universités, s'est demandé un instant s'il fallait prendre cette proposition au pied de la lettre. C'eût été bien inutile : les nouveaux résidents de l'hôtel de Lauzun sont naturellement «high». Leor Halevi, historien à l'université Vanderbilt de Nashville (Tennessee), occupe un petit bureau dans l'aile arrière. Il y travaille sur les «*perceptions et représentations juridiques musulmanes des produits fabriqués par des non-musulmans*». Par exemple : que pensent les clercs salafistes de ces tapis de prière high-tech qui s'allument lorsqu'ils sont pile dans l'alignement de La Mecque ? Réponse : beaucoup de mal.

Le jeune Baudelaire a habité ici un petit appartement sous les toits, de 1843 à 1845. A l'époque, l'île Saint-Louis n'était plus très chic, le beau monde avait émigré vers l'aval, à Saint-Germain. La maison était appelée hôtel des teinturiers car des teinturiers avaient envahi les caves. Le romancier Roger de Beauvoir, qui y habita également (à l'étage noble), se souvient de sa première visite : «*Je vis couler devant cette maison des ruisseaux de toutes couleurs. Les abords du vaste hôtel étaient loin en effet d'être fort beaux ; une fumée épaisse, nauséabonde, s'échappait des caves aux larges portes ouvertes sur le quai d'Anjou comme autant de vomitoires*» (les *Mystères de l'île Saint-Louis*).

Aujourd'hui, la pièce que l'on appelle ici la «chambre de Baudelaire» (mais nul n'est sûr qu'elle le fut réellement) est le bureau du professeur Nicholas Cronk, de l'université d'Oxford, qui planche sur une nouvelle édition critique des *Lettres philosophiques* de Voltaire, chef-d'œuvre de la pensée des Lumières naissantes et, précise le Britannique, «*texte pivotale dans le récit habituel concernant l'influence de la pensée anglaise sur la culture française du XVIII<sup>e</sup> siècle*». Juste à côté se trouve la «chambre de Théophile Gautier», car celui-ci habita également sous ces toits pendant quelques mois, à partir de novembre 1848. La pièce est occupée par Sharon Farmer, de l'université de Californie à Santa Barbara, actuellement plongée dans le Paris médiéval pour y étudier l'importance de l'immigration méditerranéenne, notamment dans l'industrie de la soie.

### «COMME ALICE AU PAYS DES MERVEILLES»

Les réunions du club des mangeurs de confiture - des *fantasias*, comme disaient les membres - avaient lieu au premier étage, dans le bel appartement alors loué par le peintre Fernand Boissard de Boisdenier. Un délicieux témoignage a été laissé par Théophile Gautier dans sa nouvelle *le Club des Haschichins*. Le Dr Moreau chargeait tellement en shit son dawamesk que le pauvre Gautier, au-delà de l'euphorie, eut parfois des hallucinations. «*Peu à peu le salon s'était empli de figures extraordinaires, comme on n'en trouve que dans les eaux-fortes de Callot et dans les aquarelles de Goya ; en toute autre occasion, j'eusse été peut-être inquiet d'une pareille compagnie*», écrit-il.

Quant à Balzac, il affirme, dans une lettre de 1845 à son amie madame Hanska, qu'il n'a essayé le produit qu'une fois, en compagnie de Gautier, et que l'expérience ne lui a pas plu : «*J'ai résisté au haschich et je n'ai pas éprouvé tous les phénomènes : mon cerveau est si fort qu'il fallait une dose plus forte que celle que j'ai prise. Néanmoins, j'ai entendu des voix célestes et j'ai vu des peintures divines. J'ai descendu pendant vingt ans l'escalier de Pimodan... Mais ce matin, depuis mon réveil, je dors toujours, et je suis sans volonté.*»

Le concept d'institut d'études avancées (IEA) est dû à l'Américain Abraham Flexner. Sollicité en 1930 par un riche philanthrope, Louis Bamberger, qui désirait créer une fondation d'intérêt public, Flexner proposa d'établir un lieu destiné à accueillir des chercheurs de toutes disciplines affranchis pour un temps de leurs devoirs universitaires. Ce fut l'Institut de Princeton, qui accueillit en particulier Albert Einstein, Kurt Gödel et John von Neumann. Cet institut est devenu au fil

du temps le grand modèle universel, adopté par exemple en 1958 par l'Institut des hautes études scientifiques de Bures-sur-Yvette (Essonne), fondé par Léon Motchane. Beaucoup plus récent, l'IEA de Paris sur l'île Saint-Louis accueille, pour une durée de dix mois, 19 chercheurs sélectionnés sur la qualité de leur projet ainsi que sur la possibilité pour eux de nourrir des relations de travail avec les partenaires (et financiers) de l'institut : universités, Ecoles normales supérieures, Ecole des hautes études en sciences sociales, Maison des sciences de l'homme, etc. Ces «résidents» disposent d'un bureau dans l'hôtel de Lauzun mais sont logés ailleurs. Ils se croisent et discutent à la cafétéria, dans les couloirs, dans leurs antres aménagés par un designer dans un goût résolument contemporain.

La directrice, Gretty Mirdal, très sensible à l'histoire du lieu, se sent ici «comme Alice au pays des merveilles». Elle souhaite faire de l'hôtel de Lauzun un lieu de rencontres, y inviter des musiciens, des poètes, des savants de toutes sortes. Elle veut également favoriser les échanges entre les sciences sociales et les neurosciences, la médecine, les sciences naturelles. Dès son arrivée en France, Mirdal est allée voir Alain Berthoz, professeur honoraire au Collège de France (chaire de physiologie de la perception et de l'action), pour établir les premiers liens.

Les «fantasias» du quai d'Anjou n'ont eu lieu que pendant quelques années, le maître des lieux, Fernand Boissard, quittant l'île Saint-Louis pour les faubourgs en avril 1849. Les membres du club avaient de toute façon fait le tour du produit, finalement jugé décevant en termes de stimulation créative. Baudelaire goûta moyennement ces paradis artificiels. «Le haschich comme toutes les joies solitaires rend l'individu inutile aux hommes et à la société. Un homme qui peut avec une cuillerée de confiture se procurer tous les biens du ciel et de la terre n'en gagnera pas la millième partie par le travail.» Du haut de son expérience de clinicienne, la psychologue Gretty Mirdal ajoute qu'une consommation trop fréquente de cannabis peut être problématique, «et je doute fortement que cela donne de l'inspiration». La crème de la recherche mondiale ne fera pas l'apologie d'un produit prohibé. De toute manière, pour les nouveaux résidents du quai d'Anjou, travailler dans un tel lieu semble autrement stimulant qu'un gros pétard ou du dawamesk. Trois d'entre eux nous l'ont dit dans les mêmes termes : «Ici, on se sent élevés.»

Quant à la bande-son, c'est assurément du Gainsbourg, qui poursuit : «Une servante, sans vous dire un mot, vous précède. Des escaliers, des couloirs sans fin se succèdent, décorés de bronzes baroques, d'anges dorés, d'aphrodites et de salomés.» Le lieu est parfois ouvert à la visite, en prélude de conférences données par les résidents. Venez à jeun.

Photos Édouard Caupeil

Édouard LAUNET

## 0 COMMENTAIRES

Identifiez-vous pour commenter

3 suivent la conversation



Plus récents | Plus anciens